

## L'humus des mémoires : Saga d'un écrivain diasporique

Serge OUAKNINE  
Odile SAINT RAYMOND

*L'entretien dont voici les extraits a été réalisé en octobre 1996 à Montréal (Canada), dans le cadre d'une recherche réalisée au sein du Laboratoire Diasporas de l'Université de Toulouse Le Mirail. Ce travail portait sur « La diaspora des Juifs du Maroc », retenue comme emblématique de toutes les diasporas : les Juifs du Maroc ont émigré de longue date, mais surtout à partir de l'indépendance du pays en 1956, à la fois en Israël, en France, en Espagne, au Canada (surtout à Montréal et à Toronto), en Amérique Latine, par exemple à Caracas au Vénézuéla, mais aussi au Mexique, tandis qu'un petit nombre demeurait au Maroc, et chaque famille ou presque reproduit ce schéma d'ensemble. Dans un premier temps, une centaine d'entretiens approfondis ont été réalisés entre 1995 et 1997 en France, en Espagne, en Israël, au Mexique et à Montréal. Le témoignage ci-dessous est intéressant à bien des titres : homme de théâtre, écrivain, artiste, Serge Ouaknine (nous avons conservé volontairement son vrai nom) appartient à une grande famille marocaine qui s'est dispersée à travers le monde, se retrouvant et se séparant successivement au fil du temps, avec toujours l'horizon d'Israël comme terre promise, rêvée, parfois vécue... diaspora en réduction au sein d'une diaspora elle-même représentative de toutes les autres. L'homme lui-même, grand intellectuel, a vécu sur plusieurs continents plusieurs vies successives, plusieurs exils dont il a su tirer une expérience enrichissante sur laquelle il s'interroge néanmoins au moment où il atteint la maturité. Parlant plusieurs langues, ayant traversé plusieurs époques dans les pays où il a vécu, il est à même de connaître les enrichissements mutuels, les métissages, mais aussi les limites des situations d'exil.*

Odile SAINT RAYMOND  
CNRS et Université de Toulouse Le Mirail

### La diaspora comme tradition familiale<sup>1</sup>

[...] J'habitais à Casablanca. Ma situation est un peu particulière. Ma mère était française. Mon grand-père était un grand aventurier, sa vie est une saga... un roman que je vais écrire un jour. On descend d'une grande famille d'un kabbaliste vénéré au Maroc qui avait du pouvoir spirituel, magique même. Il écrivait des livres que j'ai encore ici, il s'appelait Rabbi David Sabbah. Il est enterré dans le « mur des saints », à Marrakech. Il s'est retrouvé orphelin et à l'âge de quinze ans, il est parti en Argentine. De là, il est parti en Angleterre où Sabbah est devenu Seiba, puis en France Seba. Il est devenu français, a renoncé à sa nationalité argentine pour devenir français, car on ne pouvait pas à l'époque avoir une double nationalité, il a fait la guerre de 14, dans une usine Renault, il fabriquait des obus. Ensuite il est parti en Palestine, et là à Jérusalem, il a rencontré dans une synagogue, une jeune veuve très belle qui venait du Maroc et il l'a ramenée en France. Ils sont allés à Alexandrie, à Marseille où sont nées mes tantes. Et en 1936,

<sup>1</sup> Les intertitres ont été ajoutés pour organiser les extraits choisis.

il était assez voyant, assez perspicace, il a dit : « Hitler va détruire l'Europe, si on reste ici, on va disparaître, au Maroc, on sera peut-être en sécurité. » Et c'est ce qui nous a sauvés de la déportation à Auschwitz. Tous ceux qui habitaient son immeuble au 20, rue l'Hôtel-de-Ville, furent « raflés » au Vel d'Hiv et ne sont pas revenus [...]

[...] Une fois une voyante amie de ma mère a dit : « un jour vous serez tous réunis au Canada ». On avait vécu une dispersion : mon frère était parti étudier la médecine à Montpellier, moi à Paris, ma sœur était restée au Maroc, chacun était parti de son côté, ma sœur est partie en Israël, moi en Pologne... Bref, ma mère avait divorcé quand j'étais très jeune, c'était une femme très en avance sur son temps, qui était déjà féministe avant la lettre. C'est une multiplication de différences. Et un jour quelqu'un m'a dit ça et moi ça m'est resté. On avait un cousin qui avait émigré ici, j'avais des amis qui avaient émigré à New York. J'ai vu qu'à New York, comment dire, la dureté et la violence, j'ai vu que c'est une culture dans laquelle je n'étais pas prêt et je n'avais pas de place. Encore plus qu'à Los Angeles. Quand je suis arrivé ici, j'ai eu le sentiment que c'était un désert hospitalier, que je pourrais recoller les morceaux de mon être, que peut-être la faiblesse du Québec, c'était sa force, c'était ce qui allait me permettre d'emmener les choses qui manquaient. J'aurais très bien pu rester à Paris, j'étais professeur assistant, j'allais passer maître-assistant puis maître de conf'. Donc ce n'était pas pour des raisons économiques, mais aussi des raisons affectives. Le désir de reconstituer une famille, à cause de cette prophétie. Et effectivement, il y a eu un moment, où on s'est tous réunis là, pendant neuf ans. Mon frère est venu, il a quitté Israël, ma sœur est venue, elle a divorcé, mon frère est reparti, ma sœur est là, ma mère est là et moi, je pense à partir, je pense à rester, en tous cas, comme beaucoup de québécois le disent eux-mêmes, il faut gagner son argent ici et le dépenser ailleurs.

Il y a donc un premier facteur, le désir de reconstituer une famille, après une dispersion affective, après des fracas sur le plan de la dispersion des enfants, après l'exode juif et les études qu'on a faites en France et entre le destin d'Israël, et entre la France et entre tous les autres pays du monde [...]

### **Le pays d'origine sublimé**

[...] Chez les Marocains, c'est vraiment très particulier, car ils sont vraiment au bout de leur course arabe. Après c'est l'Atlantique. Et ils sont vraiment au carrefour - le Maroc de ce point de vue est un pays sublime, parce que c'est le carrefour, vraiment : communication avec l'Espagne, le Portugal, l'Europe, l'Afrique... Si vous allez au Maroc, vous allez voir des noirs au sud ; et c'est aussi le seul pays où les Turcs ne sont pas rentrés, et c'est très important, pour la compréhension. Il y a un proverbe qui dit : 'les Tunisiens sont des femmes, les Algériens sont des lions et les Marocains sont des hommes'. Et c'est vrai, les juifs tunisiens, quand vous les rencontrez, sont très doux. Moi je les reconnais tout de suite. Quelque chose de très doux, de féminin, il y a quelque chose d'italien. Mais une chose très importante, les Turcs dans leur conquête sont arrivés jusque en Algérie mais n'ont jamais traversé l'Atlas. Ce qui fait que les Marocains n'ont jamais connu ce qu'on appelle l'*effendi*, le « monsieur ». Le Marocain est resté

chevaleresque. Et les juifs marocains, malgré certaines périodes de désarroi et de répression, ont été de grands négociateurs, de grands voyageurs. Ils ont été en contact avec l'Angleterre, avec l'Espagne et le Portugal, après l'expulsion des juifs d'Espagne, et par exemple, le Père de Foucault, son guide était un juif marocain.

Quand je regarde la génération de mes grands-parents, je sais qu'on a un fil spirituel et une mémoire directe, celle de l'Espagne. Et puis arrive 1912, la colonisation, assez forte pour séduire et émanciper les juifs, mais pas autant qu'en Algérie. Il y a le sentiment de pouvoir rayonner sous une protection qui est celle de l'occident sans avoir toutes les relations d'allégeance et cette ambiguïté des juifs algériens d'être à la fois contre les arabes et pour les Français et tout ça... Donc les Marocains ont pu garder une sorte d'autonomie tout en profitant de la colonisation [...]

### **Etranger au Maroc, chez lui partout dans le monde, pont entre les rives**

[...] J'ai eu ce statut un peu bizarre dans ma vie, et c'est peut-être pour cela que je fais du théâtre, c'est que j'étais à la fois membre de la communauté et spectateur de cette communauté. On vivait dans le quartier français, on vivait comme des Français, j'ai reçu une éducation à la française plus qu'à la juive ; c'est seulement tard dans ma vie que je retourne à des études religieuses. Et moi, mon vœu c'était de rentrer à Paris, la France c'était chez moi. Et j'ai très vite compris que je n'y étais pas chez moi, on me l'a fait comprendre. Cela ne m'a pas empêché d'y faire des études brillantes, d'être professeur à l'Université, un membre fondateur du Département Théâtre à Paris VIII, etc. Et puis un jour, j'en ai eu ras le bol, et je suis venu ici.

Q. Attendez, pas si vite

— Entre-temps, j'ai fait deux ans d'étude en Pologne, je suis un des rares Marocains à parler polonais, je peux comprendre le yougoslave, le tchèque... en Israël, je suis complètement surréaliste, pensez, un Marocain qui parle polonais ! Alors les avantages de la diaspora, c'est que ça m'a permis d'introduire le théâtre polonais d'avant-garde au Québec. L'un des plus grands metteurs en scène de ce siècle a été mon maître. J'ai travaillé avec un très grand personnage qui s'appelle Grotovski. Je vais régulièrement à des colloques, récemment un colloque à Marseille sur lui... J'ai fait des bouquins. Et c'est assez étonnant j'étais un pont entre la Pologne, la modernité et la France et ensuite j'ai ramené cette recherche expérimentale post-soixante-huitarde de la France et mon expérience assez poussée en théâtre [...]

### **Langue et métissage, le français comme patrie**

[...] Les Marocains, il y a quelque chose d'intéressant chez eux, c'est que d'un côté, ils ont été au contact de langues : mon grand-père parlait six langues, ma grand-mère en parlait sept, moi j'en parle six, tous les juifs marocains parlent au moins trois langues. Ils parlent l'arabe, l'hébreu, le français, l'espagnol et ensuite, quand ils voyagent ils en parlent d'autres. Donc il y a un rapport aux langues. Il y un rapport à la tradition, non endolori ni par la *Shoah* ni par l'humiliation chrétienne. Il y a une

humiliation musulmane, mais au fond le mode de vie musulman marocain en Méditerranée ressemble de très près — le monothéisme musulman est au fond très proche du monothéisme juif — et dans les modes culturels, il y a une espèce de tissage qui s'est fait et il n'y a pas eu de heurts. Il y a eu, dans les deux sens des histoires de répression de destruction et d'humiliation, mais en même temps...moi, j'ai vu des musulmans prier sur les saints juifs, j'ai vu des gens qui, au moment des fêtes juives envoyaient eux-mêmes la farine, le lait... Et donc, une convivialité s'est faite là [...]

[...] Il y a eu une contribution exceptionnelle des Marocains au Québec du fait qu'ils parlaient français Il y a trente ans au Québec, il suffisait de parler français pour obtenir un poste de directeur à l'opéra ou... Moi j'ai connu un technicien d'éclairage qui est devenu directeur du Théâtre National du Canada.

Q. Il y avait autre chose, non?

— Non, c'était la langue. Il y avait à l'époque un énorme complexe, disparu aujourd'hui, un énorme retour du refoulé. Il y a eu une époque où on était d'abord fasciné par le fait qu'il y ait des juifs qui ne soient pas anglophones, à tel point qu'on les appelait les « juifs catholiques » ! Vous connaissez cette histoire ? C'est une de mes tantes qui rencontre une voisine québécoise et la voisine voit bien qu'elle parle français, donc elle est contente, mais elle voit bien qu'elle n'est pas d'ici, alors d'où ?

« - Eh bien, je viens du Maroc.

- Pourtant, vous n'êtes pas noire

- Au Maroc, on n'est pas noir !

- C'est en Afrique pourtant ! Mais vous parlez français ! alors vous êtes catholique ?

- Non, je suis juive.

- Vous êtes juive, mais juive catholique ? »

Pourquoi juif-catholique ? Parce que le clivage linguistique est aussi un clivage religieux. Et à cause de cela, il y a eu des drames au niveau de l'assimilation. Les jeunes juifs marocains ont été mis dans des écoles protestantes anglophones, alors que les parents étaient francophones. C'est une aberration totale. Ca a changé depuis, mais ça a créé des disparités et ce pays est encore dans la merde depuis. Ils n'ont pas résolu leurs problèmes et ce n'est pas demain qu'ils vont les résoudre [...]

Pourquoi était-ce facile [pour un Marocain d'émigrer au Québec]? La langue déjà, le Canada voulait une immigration et c'était une immigration d'élite, déjà instruite, avec des métiers, une formation. Et elle était relativement bien intégrée, bien qu'il y ait eu des articles sur le prolétariat et la paupérisation dans certains milieux, elle a réussi relativement vite et bien. Comme vous le savez les migrations se font de l'est vers l'ouest. Lorsque les gens arrivent à Montréal, ils arrivent sur ce qu'on appelle la *main*<sup>2</sup>, c'est-à-dire Saint-Laurent. Les Grecs ont bougé jusqu'à Outremont, les Portugais sont toujours restés là, les Italiens sont allés vers le nord, ensuite les juifs ont bougé vers l'ouest, après les *boat people*. La néo-bourgeoisie québécoise est également partie vers l'ouest, vers la partie libérée par les anglophones qui ont eu peur de la montée nationaliste francophone. Et les Marocains se sont trouvés « le cul entre

<sup>2</sup> De l'anglais *main street* (N.D.L.R.)

deux chaises », courtisés d'un côté par les francophones québécois, qui voulaient les intégrer et voyaient une façon d'agir sur la communauté anglophone et les anglophones qui, devant la montée des francophones, voulaient utiliser les séfarades. Et maintenant, tout le monde est dans son ghetto. De toutes façons, dans ce pays, c'est une solution de ghetto, c'est multiculturalisme [...]

### Exils vécus

[...] Pour moi, tristement, très clairement, j'avais toutes les possibilités en France, mais je sentais que la spiritualité ne pouvait pas s'y développer. J'ai vécu avec un maître qui était un gourou, en Pologne, et j'ai vu comment la France n'a pas compris son travail. Sur le plan formel, sur le plan du corps, sur le plan de l'objet. J'ai compris qu'il ne pourrait jamais exister d'art spirituel en France. Ce n'est pas dans la structure de la société française où il y a une rationalisation, une dimension au signe, à l'intelligence, à la conscience historique, à la lutte des classes, à des choses magnifiques. Mais il n'y aura jamais une relation au sacré, au sens où un juif l'entend. Alors que j'ai vécu cette relation au Québec, une osmose. J'ai cette relation, avec les Arméniens, avec toutes sortes de peuples. Mais avec la France, avec les Italiens, c'est pareil, il y a un paganisme qui ne me convenait pas. D'un autre côté, il y a une culture qui me convient. D'un côté, il y a des outils de la rationalité, des outils de la conscience historique, des outils de la forme, des outils du raffinement intellectuel, du pinaillage, qui me conviennent. Et en même temps, je sais que je ne peux pas m'identifier à ce vacuum spirituel, de même que je ne peux pas m'identifier au matérialisme de la société de consommation.

Les exils servent à ça, c'est qu'on comprend les étapes de sa propre quête. Chacune de ces étapes sert de vase communicant, j'ai amené des choses, j'ai reçu des choses. Aujourd'hui, les êtres avec lesquels je communique dans le monde ne sont pas là. Ils sont en Israël, ils sont en France, ma famille spirituelle n'est pas là. Et ma famille artistique, non plus. Je ne suis pas homosexuel, et aujourd'hui si l'on n'est pas homosexuel, dans le milieu théâtral on ne fait pas grand chose. Ces discours du corps, du cul, de la violence symbolique, ces rituels de mort qui sont de fausses théâtralisations, des images, je ne peux pas m'identifier. C'est une culture qui a raté. La société québécoise a eu un rêve auquel je me suis identifié, j'ai milité pour la Loi 101, pour la suprématie de la culture française. C'est ce que le Français en moi a aimé ici et a emmené ici. Mais j'ai compris que cette culture est une culture essentiellement de consommation. Si en France, il y a une culture de consommation, elle a au moins un discours critique. Ici il n'y a pas de discours critique, il n'y a pas de conscience historique. Il n'y a pas de poids de l'histoire et il n'y a pas de perspective historique. En France, il y a la conscience de l'histoire, il y a un poids de l'histoire, il y a un poids des hiérarchies, et il y a un sentiment de répétition. La France, c'est magnifique, mais en même temps, la France ne rêve plus. Il n'y a pas d'utopie. Il y a eu une utopie féconde ici, et c'est pour cela que je suis venu. Et cette utopie, elle n'est plus là [...]

## Etre juif en diaspora

[...] Je crois que la solution ultime pour les juifs c'est d'aller vivre en Israël. Je crois qu'il y aura toujours une diaspora, mais je crois que la résolution à long terme pour les juifs est en Israël. J'ai expérimenté différents types d'exil, un peu partout, j'ai essayé Israël, la Pologne, la Californie, j'ai vécu en France ...

Q. En Israël longtemps ?

- Deux fois un an. La première fois, c'était pas prêt, c'était compliqué. Mon équation est compliquée parce que c'est difficile d'être un séfarade et c'est difficile d'être un artiste. A l'intérieur de la communauté, je suis un marginal, par rapport à Israël je suis un marginal. C'est tout récemment seulement, depuis 3 ou 4 ans que j'ai eu en Israël une reconnaissance en tant qu'artiste. Tiens, ça les étonne, c'est bizarre, et encore ce n'est pas acquis. J'ai certaines amertumes que je vais bien régler un jour avec ces gens-là...

Quand j'ai quitté la France, j'ai juré que jamais plus je ne me présenterai pour autre chose que ce que je suis. Je me présenterai comme un juif marocain, ce que je suis, même si j'ai qu'un passeport. Je suis français, je suis canadien, je suis marocain, je suis israélien, je suis argentin par ma femme, et je suis polonais de cœur, et je suis universaliste, si vous regardez mes livres d'art, je suis un spécialiste du théâtre japonais et chinois, je connais l'histoire de l'art italien les yeux fermés, et c'est comme ça. Mon bonheur, c'est d'être fondamentalement solidaire et fondamentalement solidaire des artistes et des êtres créateurs. J'appartiens à l'universalité du monde, à l'universalité de la différence. Et ce que m'a appris la diaspora, c'est qu'on ne peut être vraiment universel que lorsqu'on est totalement particulier. Etre particulier quand on est juif, c'est être déjà universel. Parce que les données structurales, linguistiques, le mode de pensée, le mode de spéculation, le rapport à l'autre, la conscience de la différence, la conscience structuraliste, le mode d'être d'un juif marocain [...]

Note :

Nous avons tenu à garder le caractère oral de cette entrevue, à l'exception de nuances et de quelques corrections de détails géographiques et historiques portées par Serge Ouaknine en juillet 2002.